

## Dystopie

### **Vingt heures cinquante-neuf**

Six heures quarante, le réveille retentit.

Je m'assois sur le bord de mon lit avant de me lever. J'enfile un pull, un jean et je vais déjeuner. Je prépare un café pour Annie, je me sers un verre de jus d'orange et je m'assois. Comme à mon habitude je l'attends et j'allume la télé.

Six heures cinquante un flash info vient interrompre le programme, le Président prend la parole. Une vague d'informations vient à moi, je ne saisis pas tout. Ma pensée est en ébullition. Que devons-nous faire ? Sommes-nous en danger ? Où devons-nous aller ? Devons-nous nous soumettre aux ordres donnés par l'Etat ? Et, si ces ordres sont contraires à nos convictions ? Devons-nous nous méfier de l'Etat ?

Que devons-nous faire...

Puis tout se remet en ordre dans ma tête, Annie avait raison mais personne ne l'écoutait.

L'activité humaine à contaminer l'atmosphère, la pluie devient donc toxique et dangereuse.

Dans moins d'une heure les forces de l'ordre seront déployées dans chaque recoin de la ville, et ils nous emmèneront dans des centres médicaux.

Sept heures dix, je prends conscience de la gravité des événements. Je me précipite à l'étage pour réveiller Annie et les enfants. Annie me demande ce qu'il se passe alors je lui explique qu'elle avait raison. Elle a à peine le temps de comprendre les événements qu'elle part rassurer et préparer les enfants, tandis que moi je prépare les valises. Je prends le nécessaire, des vêtements, de la nourriture, quelques jeux et livres, et je prends une photo de nous, pour se remémorer de bons souvenirs une fois arrivés.

Huit heures, les autorités sont déployées dans tout le pays, je continue à prendre le nécessaire, puis on retrace la route à suivre pour rejoindre le Bunker. Annie, scientifique en climatologie, avait prédit la gravité des événements mais personne ne l'écoutait, alors elle nous a préparé un Bunker en pleine forêt, pour nous protéger de ce jour qui viendrait. Et ce jour est arrivé. Huit heures trente-deux, j'entends frapper à la porte, les forces de l'ordre sont là. Je dis à Annie et aux enfants de partir par la porte de derrière, pendant que moi je les retiens. J'embrasse une dernière fois mes enfants, j'enlace ma femme et je lui glisse dans le creux de l'oreille que quoi qu'il se passe à vingt-et-une heures les portes du Bunker doivent être fermées car à vingt-et-une heures cinq la pluie arrivera. Je prends une dernière inspiration et je leur dis de partir vite. Je les regarde partir une fraction de seconde, je retiens mon souffle et j'ouvre la porte.

Soudainement, l'officier en face de moi me prend par le bras et me menotte. Les autres en profitent pour m'asséner quelques coups afin de m'affaiblir, et ils me font monter dans leur camionnette avec d'autres personnes. J'entends seulement quelques mots de leurs conversations, nous allons être amenés dans un centre médical et nous serons tous pucés. Je ne comprends pas tout ce qu'ils me disent, dans la camionnette il est impossible de parler ou même de bouger sous peine de menaces. Cela fait déjà un certain temps que nous roulons dans cette camionnette, environ 40 minutes. J'essaye d'en savoir plus sur ce qu'il m'attend dans cet endroit, mais à chaque fois que j'essaye de prendre la parole, la tension monte et je reçois un coup supplémentaire, puis je sens que je perds peu à peu connaissance. Quelques

minutes plus tard je reprends conscience, nous arrivons dans ce centre, tout est blanc, froid, rempli de soldats et de forces de l'ordre. Je me sens étouffé au milieu de cette foule.

Onze heures seize, nous avons roulé pendant presque trois heures. Une fois de plus je ne saisis pas tout, mais quelqu'un me guide jusqu'au guichet et on me donne un ticket, le numéro 612. J'essaye de trouver une place par terre au milieu de cet amas de personnes, puis après un certain temps d'attente on vient me chercher pour désinfecter mes vêtements, et pour que je prenne une douche. Après cela, je dois aller dans une autre salle, tout le monde à le même uniforme, on me dit de m'asseoir, je m'exécute. J'attends, une demi-heure, une heure, deux heures et toujours rien. Je me contente simplement d'attendre dans cette salle immense, certaines personnes ressortent de ces petites pièces en pleurant et d'autres avec des blessures, des bleus, du sang.

Treize heures, on me donne quelque chose à manger pour pallier à l'attente interminable.

Treize heures cinquante-sept, c'est mon tour, on m'appelle, on me demande de me diriger dans l'une de ces salles. J'ai un mauvais pressentiment, il faut que je trouve quelque chose, un prétexte, une excuse pour essayer de me sortir de là. "Puis-je aller aux toilettes avant mon rendez-vous s'il vous plaît ? C'est urgent, je ne peux plus me retenir", ces mots sont sortis de ma bouche sans que je m'en rende compte. Le médecin me regarde de haut en bas et m'indique finalement la direction à prendre. Pour y accéder je passe dans un grand couloir vitré et je peux y voir tout ce qui se passe, des médecins injectent des puces dans les bras des hommes, femmes et enfants, après cette injection certaines personnes deviennent folles, ils crient, se jettent partout et se font du mal. C'était donc ça. Des puces pour tout contrôler. Après un grand moment de stupeur, je me souviens qu'Annie m'avait parlé de puces pour nous contrôler. Ces puces marchent que sur un faible nombre de personnes, ceux qui la supporte détiennent des anticorps plus résistants que la moyenne et pourront ainsi sauver ceux qui seront touchés par la pluie, et les autres, ils deviennent fous et violents. Je marche de plus en plus vite vers les toilettes. J'y arrive enfin, je regarde autour de moi, il n'y a personne. J'aperçois une fenêtre, je parviens à l'ouvrir sans trop de difficultés, je jette un regard derrière moi, il n'y a personne, pas un garde ou un soldat pour m'arrêter. Je me lance, et saute par la fenêtre.

Quatorze heures trente, j'ai enfin réussi à sortir du centre. Je me retrouve dehors, je regarde aux alentours mais il n'y a que de la forêt et une unique route. Si j'emprunte la route, les gardes vont me voir, je n'ai donc pas d'autre choix que de passer par la forêt.

Je me mets à courir pour partir loin de cet endroit.

De nombreux animaux sont écroulés par terre, mais je n'arrive pas à dissocier le vrai du faux, ma vision se trouble, des flashes viennent dans ma tête, j'entends des voix, de nombreuses hallucinations apparaissent. A cet instant, je comprends que les repas distribués au centre sont drogués, sûrement par l'Etat pour nous désorienter et nous rendre docile jusqu'à l'injection des puces.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter pour reprendre mes esprits, il faut que je cours vite, très vite. Les gardes sont sûrement à ma recherche.

Seize heures, je vois une supérette au loin. Je fais attention en traversant la route que personne ne me voit. Dans la supérette je m'approvisionne et bois énormément afin de faire passer les effets de la drogue. Je trouve un sac et le remplis de tout ce qui pourrait m'être utile.

Seize heures vingt-huit, j'ai trouvé une carte, je repars dans la forêt en direction du bunker. Je dois me dépêcher pour y arriver avant la pluie.

D'un coup, j'entends des bruits de talki walki. Les gardes sont là ! Je dois trouver une solution et vite, si je pars en courant je vais me faire repérer et ils vont m'attraper. Je dois me cacher, mais où ?

Je regarde autour de moi pour trouver une solution, j'aperçois des buissons à quelques mètres de moi, je m'y faufile jusqu'au milieu. J'attends que les gardes repartent avant de sortir. Grâce à de petits trous, je peux voir ce qui se passe autour de moi. Des animaux s'approchent d'un

cours d'eau et à peine ont-ils bu que leurs corps se mettent à convulser. Autour d'eux, des dizaines d'animaux ont subi le même sort.

L'un des gardes prend son talkie-walkie "n°612 introuvable, je répète n°612 introuvable. Retour à la base".

J'attends dix bonnes minutes avant de sortir de ma cachette.

Dix-sept heures deux, je repars en courant, en direction du bunker.

Je cours, Je cours sans m'arrêter. Je ne dois pas m'arrêter. Et là, au loin je l'aperçois enfin, le bunker n'est plus qu'à quelques centaines de mètres.

Dix-huit heures cinquante-huit, j'arrive enfin en bunker mais je ne vois ni ma femme, ni mes enfants. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé.

Ça me laisse le temps de mettre en route les machines, l'électricité, l'eau, ... Une fois tout préparé, je jette les habits qui m'ont été donnés au centre et je vais prendre une douche, longue et brûlante pour me débarrasser de toute cette poussière et me détendre un peu.

Vingt heures, je n'ai plus rien à faire, je prends une chaise et vais m'asseoir à l'entrée du bunker pour les attendre. Et là des questions commencent à surgir dans mon esprit ; Pourquoi mettent-ils autant de temps ? Leur est-il arrivé quelque chose ? Où sont-ils ? Sont-ils morts ? Je ne pourrais pas vivre seul, s'ils n'arrivent pas... je préfère mettre fin à mes jours.

Vingt heures trente, j'entends l'orage au loin. Il faut qu'Annie et les enfants se dépêchent pour arriver avant la pluie ! Je n'ai pas envie de devoir fermer les portes avant leur arrivée.

Vingt heures cinquante et un, je les vois ! Je les vois enfin ! Ils sont là, ils se rapprochent ! L'orage aussi arrive, et de plus en plus vite. Il faut qu'ils se dépêchent, alors je leur crie "Courrez, vite, la pluie arrive bientôt !".

Je vois Annie s'arrêter pour que les enfants passent devant elle. Ils sont tous les trois à bout de forces.

Les enfants franchissent enfin la porte à vingt heures cinquante-sept.

Mais à peine l'ont-ils franchi que j'entends le bruit de la pluie sur les feuilles des arbres. Mais Annie n'est pas encore dans le bunker, il faut qu'elle se dépêche. Elle court de toutes ses forces, mais elle s'arrête, regarde le ciel et crie "Je vous aime !".

Je ne comprends pas, ça ne peut pas être possible, pas si prêt du but, pas comme ça, pas aujourd'hui, pas devant les enfants !

Il est à peine vingt heures cinquante-neuf, elle tombe sur les genoux, la pluie l'a déjà touchée, il n'y a aucun retour en arrière possible. Elle s'écroule par terre et la pluie tombe sur elle, elle hurle, ça met insupportable ! Je veux aller la rejoindre pour la porter et l'amener avec nous mais lorsque je veux bouger je vois nos deux enfants accrochés à mes mains, ils ont l'air terrifiés. Cela me ramène à la réalité, je ne peux pas l'aider, je dois fermer les portes pour ma survie et celle de mes enfants.

Vingt et une heures, les portes sont closes. Mes enfants pleurent dans mes bras, j'essaye de les réconforter du mieux que je peux. Ils me demandent "On ne verra plus jamais maman ?", mon cœur se brise à l'entente de ces mots. C'est si douloureux, mais je dois être fort pour mes enfants "Non, mes chéris, elle est là-haut dans le ciel maintenant".

"C'est où le ciel ?" demande mon fils.

"C'est loin, c'est très très loin".

"Comment elle va faire pour redescendre ?" me demande ma fille.

"Elle ne pourra pas redescendre... Parce que quand on est là-haut on ne redescend plus. Mais c'est très très beau là-haut".

"Mais on veut voir maman..." me disent-ils en sanglotant.

"Maman est dans les étoiles maintenant, ce n'est plus possible. Mais elle vous aimera toujours, je vous le promets".

Je les prends dans mes bras et les amène prendre un bain, ils s'amuse avec la mousse et rigolent. Ça me fait du bien de les voir comme ça. Je sais que ça ne sera pas facile maintenant, mais je les aime et je ferais tout pour eux, je te le promets Annie. Après les avoir séchés je leur montre leur chambre et leur dis de jouer pendant que je fais à manger.

Une fois qu'ils ont fini leur repas, ils vont se brosser les dents.

Vingt-trois heures, je vais les coucher, ils veulent que je leur chante la chanson de leur maman. Je les prends donc dans mes bras et à peine ai-je commencé à chanter qu'ils s'endorment déjà.

Après avoir couché les enfants, je me sens seul. J'ai besoin de combler le manque, son manque. Je prends la première bouteille qui me vient, je bois, je bois et je bois dans l'espoir qu'elle comble ce vide immense. Puis, tout d'un coup les questions me viennent et je ne contrôle rien. Comment vais-je élever les enfants ? Quel sera leur avenir ? Quel sera notre avenir ? Que deviendra la Terre ? Et, combien de temps devons-nous rester ici ? Qu'est-ce que sont réellement ces puces ? Pourquoi sont-ils tous fous ? La pluie est-elle notre seul ennemi ? Et, est-ce que je vais réussir sans elle ?

Je me souviens qu'avant de nous quitter, je l'ai serré dans mes bras, je ressens encore son odeur et sa chaleur. Ses mots retentissent dans mon esprit " Si je ne reviens pas prends soin de toi et des enfants". Tout se repasse en boucle comme dans un film, je la revoie courir du plus vite qu'elle pouvait pour venir nous rejoindre, puis elle s'arrête, regarde le ciel et crie " Je vous aime". Les portes se ferment. Tout s'effondre.

Tout se mélange dans ma tête, des images, des phrases, des mots, des rires, des pleurs. Tout me revient, puis plus rien. Le néant.

*Par Chloé, Baptiste, Gjovana, Candice*